

Le long exil de la philosophe espagnole Maria Zambrano (1939-1984)

Rose Duroux



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5727>

DOI : 10.4000/cdlm.5727

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2011

Pagination : 139-148

ISBN : 2-914561-54-9

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Rose Duroux, « Le long exil de la philosophe espagnole Maria Zambrano (1939-1984) », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 82 | 2011, mis en ligne le 15 décembre 2011, consulté le 08 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5727> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.5727>

Le long exil de la philosophe espagnole María Zambrano (1939-1984)

Rose DUROUX

María Zambrano est l'une des très rares femmes philosophes espagnoles du xx^e siècle. Outre cette distinction générique, ce qui la rend unique c'est d'avoir décrit la dialectique de l'exil comme un processus de transformation de l'être¹.

Elle a trente-cinq ans lorsqu'elle franchit à pied les Pyrénées le 29 janvier 1939 et quatre-vingts lorsqu'elle atterrit à Madrid le 20 novembre 1984. Les quarante-cinq années passées hors d'Espagne offrent matière à réflexion sur ce que « penser en exil » veut dire. Dans ce long exil on pourrait voir, en simplifiant, deux versants : l'un, à dominante américaine, de 1939 à 1953, qui comprend les années passées en Amérique latine, excepté une période de trois ans où elle vient à Paris à la mort de sa mère ; l'autre, européen, qui s'étend du retour définitif en Europe en 1953 (Italie, France, Suisse) au retour en Espagne². En 1953, Zambrano ne se fait plus d'illusions sur la liquidation diplomatique du franquisme : les accords signés entre l'Espagne et les États-Unis prouvent que le régime du général Franco, apparemment controversé par les démocraties occidentales depuis la fin de la seconde guerre mondiale, a de beaux jours devant lui. Alors, de l'idée de réversibilité de l'exil, Zambrano passe à celle de son irréversibilité : elle entre en exil profond. Les catégories spatio-temporelles tendent à s'altérer. Il n'en demeure pas moins que les inflexions de sa trajectoire intellectuelle s'articulent sur les « avatars de la vie », ce qui fait de son œuvre une confession³. En fait, l'évolution va se produire par étapes que Zambrano appelle les *pasos*, par référence aux « pas » franchis sur le chemin de la vie, mais aussi – ou surtout – aux « stations » d'un chemin de croix.

Le premier « pas », Zambrano l'a retracé, au début des années 50, dans une fiction autobiographique à la troisième personne, *Delirio y destino*, qui contient les

1. Nous avons déjà abordé, en des termes semblables, le thème : « penser en exil », dans « Vieillir en exil ou la déprise de l'Histoire chez María Zambrano », dans Alain Montandon et Philippe Pitaud (dir.), *Vieillir en exil*, Clermont-Ferrand, PUBP, 2006, p. 45-59. Une source clé : Ana Bundgaard, « El exilio como "patria verdadera" », dans Alicia Alted et Manuel Llusia (dir.), *La cultura del exilio republicano español de 1939*, Madrid, UNED Ediciones, 2003, 2 vol., I, p. 563-569.
2. Zambrano a fait l'objet d'un premier colloque en France grâce à Ricardo Tejada, de l'Université du Mans, « Autour de la raison poétique chez María Zambrano », 6-7 juin 2005 (*Actes* à paraître). R. Tejada a également organisé des conférences à son sujet : Tomás Segovia (« María Zambrano y la poesía », 2-12-2004), José Luis Mora, Juana Sánchez-Gey, Luis Miguel Pino (« L'homme et le divin », 7-4-2005).
3. María Zambrano, *La Confesión, género literario y método* [1943], Madrid, Mondadori, 1988.

fragments les plus évocateurs qu'elle ait écrits sur les circonstances de son expatriation. Le sujet, « Elle », reconstruit sa trajectoire existentielle depuis l'observatoire de l'exil. La ferveur de la remémoration de ses idéaux et de son engagement politique durant la Seconde République et la Guerre civile fait ressortir l'immensité de la perte. « Elle » retrace les expériences les plus douloureuses de l'arrachement : la séparation d'avec les êtres et les choses, l'exode, le franchissement de la frontière avec sa mère un sinistre jour de janvier. Et puis d'un seul coup : la « révélation » de la « condition d'exilé », la sensation immédiate d'être différent aux yeux des autres et à ses propres yeux, d'être autre chose.

S'insinue alors le sentiment délétère d'être un vaincu, l'un de ces « vaincus qui ne sont pas morts, qui n'ont pas eu la discrétion de mourir, des survivants »⁴. L'ébranlement est tel qu'il fait passer d'un état de vie à un état incertain, à un entre-deux oxymorique entre vie et mort : la narratrice de *Delirio y destino* n'hésite pas à qualifier la vie postérieure à la perte de l'Espagne de « vie posthume ». La terrible expérience va infléchir toute l'écriture zambranienne en se répercutant non seulement sur la radicalisation de la pensée (engagement, questionnement de soi) mais aussi sur les aspects formels du discours. Cette inflexion peut se déceler dès les conférences mexicaines de 1939, donc quelques mois à peine après le choc. Comme si le terreau était déjà prêt.

Examen rétrospectif de l'Espagne par l'*intelligentsia* exilée de 1939 à 1945

En attendant l'heureuse issue de la seconde guerre mondiale censée leur rendre l'Espagne, les intellectuels se dirigent, quand ils le peuvent, vers l'Amérique latine notamment vers le Mexique qui draine la fine fleur de l'Université exilée. Le vide induit par l'arrachement de la communauté d'origine se traduit chez de nombreux intellectuels de la diaspora républicaine par la volonté d'écrire et de symboliser l'*être* et le *faire* des Espagnols, d'explorer « le labyrinthe de la vie espagnole » (Zambrano), de capter l'essence de l'esprit hispanique. L'exil exacerbe le désir des intellectuels de sonder le socle de l'Espagne pour mettre au jour le filon essentiel⁵. De leur lointain mirador mémoriel, ils tentent de récupérer, de déchiffrer, l'histoire de la patrie perdue et d'éclairer les raisons des différences entre l'Espagne et l'Europe, à un moment clé et névralgique de l'histoire internationale que chacun vit dans sa propre chair.

Quant à María Zambrano, elle rassemble, dès 1939, dans *Pensamiento y poesía en la vida española*, ses conférences mexicaines. C'est le premier apport d'un(e) exilé(e) à cette entreprise d'éclaircissement de l'*énigme* historico-culturelle de l'Espagne avant même que paraissent les textes des intellectuels de l'exil tels que Ferrater Mora, Gaos, Bacca, Castro, Sánchez Albornoz ou Madariaga, pour ne

4. María Zambrano, *Delirio y destino* [1953], Madrid, Mondadori, 1989, p. 266 ; voir aussi *id.*, « Sentido de la derrota », *Bohemia*, n° 43, 1953.

5. María Zambrano, « Carta sobre el exilio », *Cuadernos del Congreso por la Libertad de la Cultura*, n° 41, 1961, p. 69 : « Somos memoria. Memoria que rescata ».

citer qu'eux. Mais alors que ces derniers vont étudier la spécificité de la culture de leur pays avec des méthodes qui se veulent critiques, scientifiques, Zambrano explore intuitivement l'*énigme* espagnole en s'appuyant sur l'interprétation de quelques manifestations culturelles qui, d'après elle, sont les seules susceptibles de livrer « la constitution intime de l'Espagne » : telle lecture, tel tableau, telle mélodie..., l'art devenant le lieu de manifestation d'un absolu latent⁶, d'un mystère que l'historien préoccupé de factuel et d'événementiel, répète Zambrano à satiété, ne parviendra jamais à percer.

La perception et la réception de la terre d'accueil latino-américaine, faites d'ombres et de lumières, ont joué un rôle indéniable dans l'inflexion du discours zambranien. Notamment Cuba où son épanouissement est plus grand qu'au Mexique. S'y sent-elle mieux acceptée comme intellectuelle ?⁷ Le fait est qu'elle contrecarre la désespérance par une intense « expérience poétique ». Y contribuent les poètes cubains qui gravitent autour de la revue *Orígenes*, à laquelle collabore Zambrano et où paraîtront, en 1948, les tout premiers linéaments de son *Antigone*⁸. Une Antigone qui mûrira avec elle – « pas » à « pas » – et n'atteindra la pleine maturité que vingt ans plus tard.

C'est alors que, de façon perceptible, la patrie « réelle » – géographique et historique – commence à se rétracter et qu'émerge une patrie « originelle », pressentie comme un « secret » qui ne peut se capter et se traduire que par un processus de symbolisation⁹. Cette rencontre cubaine fusionnelle fait affleurer une poétique qu'elle baptise la *razón poética*, un principe dynamique amené à évoluer au rythme de la vie biographique et intellectuelle, une « méthode » expressément conceptualisée et revendiquée dès le séjour en Amérique latine. Méthode peu orthodoxe aux yeux de ses collègues d'hier et d'aujourd'hui. Ana Bundgaard rapporte ces mots (d'hommage, il convient de le souligner) du philosophe J.L. Aranguren, pour lequel María Zambrano est une libératrice hétérodoxe du langage : « une hérétique de la philosophie parce qu'elle écrit poétiquement et une hérétique de la poésie du fait qu'elle n'écrit pas à proprement parler de la poésie mais de la philosophie »¹⁰. En effet, les écrits *sui generis* de Zambrano sont a-systémiques par l'objet, par la visée et par l'énonciation subjective et intuitive.

Celle qui a fait très concrètement l'expérience de l'exil politique – réalité on ne peut plus historique – se tourne vers un espace d'idéalité, qualifié de « patrie véritable ». Ainsi la militante si profondément engagée par son action et ses écrits

6. Méthode qu'elle avait amorcée à Valence dans la revue *Hora de España* à la fin de la Guerre civile.

7. C'est le cas si l'on en croit le témoignage d'Octavio Paz, « Una voz que venía de lejos », dans James Valender *et al.* (éd.), *Homenaje a María Zambrano, Estudios y correspondencia*, Mexico, El Colegio de México, 1998, p. 23-25 et les travaux de Clara E. Lida, *La casa de España en México*, Mexico, El Colegio de México, 1988.

8. María Zambrano, « Delirio de Antígona » [*Orígenes*, 1948], dans Jorge Luis Arcos (éd.), *La Cuba secreta y otros ensayos*, Madrid, Ediciones Endymion, 1996, p. 98-106.

9. María Zambrano, « La Cuba secreta » [*Orígenes*, 1948], dans Jorge Luis Arcos (éd.), *La Cuba secreta...*, *op. cit.*, p. 106-108, p. 107.

10. Cité par Ana Bundgaard, *Más allá de la filosofía. Sobre el pensamiento filosófico-místico de María Zambrano*, Madrid, Editorial Trotta, 2000, p. 70. (trad. Rose Duroux).

dans la défense de la République née de l'inoubliable 14 avril 1931¹¹ secrète progressivement la militante d'une « République idéale ».

Lorsque s'impose la certitude d'un « immense exil », la « raison poétique » reste son bouclier contre l'étau de nihilisme qui menace de l'anéantir, un rempart contre le sentiment d'abandon généralisé à l'issue de la seconde guerre mondiale – une issue cul-de-sac comme on sait pour l'Espagne exilée. D'autant plus qu'à ce lâchage douloureux des démocraties occidentales vient s'ajouter, pour elle, une série d'abandons sur le plan personnel.

De l'inexorable déprise à la clairière du bois

Lorsque la distance de la patrie perdue est ressentie comme infranchissable, le « pas » de l'exil absolu est franchi. Ce seuil, María Zambrano semble l'avoir passé par degrés, par « réveils successifs », dit-elle (*sucesivos despertares*). Voici quelques dates marquantes : d'abord 1946, quand elle revient à Paris à la mort de sa mère restée en France avec sa sœur Araceli devenue veuve (son mari livré à Franco et elle torturée par la Gestapo) ; les deux sœurs ne se quitteront plus. Ensuite 1953, avec leur installation à Rome. Enfin 1964, par le choix de la solitude dans un hameau du Jura français : « La Pièce ».

C'est surtout dans les années 60 que, l'espoir du retour définitivement enterré, l'enracinement historique de María Zambrano se délite. La réflexion sur la pensée espagnole ou sur la crise européenne, sans être abandonnée, passe au second plan. L'exil est de plus en plus ressenti comme la condition inhérente à l'être humain : « le propre de l'homme ». On assiste au passage d'une méthode d'interprétation des réalités culturelles et historiques à une herméneutique de l'être. L'écriture ouvre un horizon d'espérance transcendante au-delà de la réalité historique, que cette dernière soit le temps bref « événementiel » ou le temps lent « intrahistorique » (Unamuno)¹². À cette déréalisation contribue, vraisemblablement, l'environnement qui n'est plus le tissu conjonctif hispanique mais l'italien, le français ou le suisse... Toutefois, on ne saurait passer sous silence une correspondance fournie et la présence d'amis, les *happy few*, des poètes souvent, comme son fidèle José Ángel Valente.

Dans les années 1960, qui sont probablement celles de la maturité créatrice de la *pensadora*, Zambrano expose sa vision de l'expérience radicale de l'exil dans deux écrits majeurs : explicitement dans *Carta sobre el exilio* en 1961 et symboliquement dans *La tumba de Antígona* en 1967¹³. Le premier de ces textes, présenté comme une lettre ouverte, traite frontalement le sujet de l'exil. Zambrano y dis-

11. Le 14 avril 1985 – le premier anniversaire de la proclamation de la Seconde République qu'elle passe en Espagne depuis 1938 –, María Zambrano titre un très bel article commémoratif, pour *Diario 16*, « Aquel 14 de abril ». Rose Duroux, « La République de María Zambrano », dans Marie-Claude Chaput et Thomas Gomez (éd.), *Histoire et mémoire de la Seconde République Espagnole, Hommage à Jacques Maurice*, Nanterre, Université Paris X - Nanterre, CRIIA, coll. « Regards » 15, 2002, p. 273-282.

12. María Zambrano, *Unamuno*, édition de Mercedes Gómez Blesa, Barcelone, Debate, 2002.

13. María Zambrano, « La tumba de Antígona » [1967], dans *Senderos*, Barcelone, Anthropos, 1989.

tingue deux sortes d'exils : l'un, l'exil de ceux qui restent à l'intérieur et écrivent l'histoire « apocryphe » ; l'autre, l'exil de ceux qui s'expatrièrent en emportant avec eux la mémoire authentique de la patrie « réelle ». Ceux qui restent peuvent oublier. Ceux qui partent, non. Il leur incombe de porter « à bout de bras » le souvenir¹⁴.

La patrie va de pair avec un sentiment de communion. Aussi l'héroïne de sa pièce *La tumba de Antígona* déclare-t-elle : « la patrie [est] la mer qui recueille le fleuve de la multitude »¹⁵. Quiconque est rejeté de la dynamique collective reste sans ancrage identifiable, « entre ciel et terre », dans un temps mort.

Cependant, l'expérience de la souffrance et de la solitude est, en clé zambrianne, le passage forcé pour pouvoir saisir le sens de l'« histoire véritable ». C'est pourquoi il est donné à l'exilé, en tant que victime propitiatoire (« agneau ») de l'histoire « apocryphe », de connaître cette vérité¹⁶.

Comme l'affirment pareillement l'auteur de *Carta sobre el exilio* après plus de vingt ans d'exil et *Antígona* plus tard encore, l'exilé emblématique doit affronter les épreuves d'un rite initiatique, seul, sans la médiation que suppose l'existence d'un horizon familial-familier. Vestige testimonial d'une patrie engloutie, cet exilé en proie à l'abandon et à l'oubli, méconnu et méconnaissable, finit par nier le référent historique constitutif du moi et à s'intégrer dans un ordre atemporel et atopique. D'où une incessante pérégrination vitale et scripturale qui n'est qu'une continuelle *déprise* des lieux, des liens, des affects¹⁷.

Bâtie sur les sables du manque, la vie est conçue/écrite comme un état transitoire. Toutes amarres rompues, l'exil devient un espace d'auto-dévoilement. *La tumba de Antígona* met magistralement en scène cette maturation de la conscience de soi dans la *tombe*, métaphore de l'exil absolu¹⁸. Dès lors, pour l'exilé profond, vivre c'est se défaire des masques qui ont couvert ses différents rôles dans le « théâtre de l'Histoire », c'est devenir un *anti-héros*, aux antipodes du *héros* conçu par « le maître » de María Zambrano, le philosophe espagnol José Ortega y Gasset.

Le temps et la solitude avançant, la philosophe se concentre sur ce tréfonds d'où germe la *parole*. La méditation au phrasé incantatoire ne progresse pas de façon linéaire mais par des renchéissements, par des répétitions ou d'amples détours, afin de s'emparer de l'objet visé qui toujours se soustrait. Pour formuler cette

14. *Ibid.*, p. 260.

15. *Ibid.*, p. 259.

16. *Ibid.*, p. 206.

17. « Antígona o de la Guerra Civil », dans « Inéditos de María Zambrano. Cuadernos del Café Greco », Edición de Jesús Moreno Sanz, *María Zambrano 1904-1991, De la razón cívica a la razón poética*, Madrid, Residencia de Estudiantes / Fundación Zambrano, 2004, p. 714 (*déprendimiento*, que nous traduisons par *déprise*, est souligné par Zambrano).

18. Rose Duroux et Stéphanie Urdician, « *La tumba de Antígona* de María Zambrano : symphonie aurorale d'un exil essentiel », dans Marie-Claude Chapat et Bernard Sicot (éd.), *Résistances et exils*, Paris, Publications de Paris X - Nanterre, CRIIA, coll. « Regards » /8, 2006, p. 191-215 ; Rose Duroux et Stéphanie Urdician, « Une double Antigone : María Zambrano, Griselda Gambaro », dans Michèle Ramond (éd.), *La femme existe-t-elle ? ; Existe la mujer ?*, Mexico/Paris, Editorial Rilma 2 et ADEHL, 2006, p. 93-108 ; Rose Duroux et Stéphanie Urdician (éd.), *Les Antígones contemporaines (de 1945 à nos jours)*, Clermont-Ferrand, PUBP, 2009.

quête sans fin, Zambrano a souvent recours au gérondif et aux formes verbales progressives – telles que *ir des-naciéndose, desprendiéndose, vivir muriendo, sobreviviendo, des-viviéndose...* – qui déclinent la triade : naître, vivre, mourir (avec les variantes privatives, involutives, qu'elle affectionne : « dé-naître », « dé-vivre »...).

Ainsi, par une sorte d'intériorisation cyclique de l'absence – *tombe* et *berceau*, *trace* et *matrice* –, la philosophe fait advenir l'espace germinatif de la « parole originelle », du « souffle de la création ». Cette articulation *exil-poiésis*, plus habituelle chez les poètes (cf. ses affinités profondes avec l'exilé Emilio Prados¹⁹) que chez les philosophes, reste la méthode employée par Zambrano pour traiter le thème de « la vérité de la vie ».

Toutefois, ce processus passe un cap avec *Claros del bosque*, publié en 1988 mais écrit dans les années qui suivirent la mort (1972) de sa sœur Araceli, cette victime innocente de l'Histoire qu'elle appelait « Antigone ». Un cap que le lecteur ne parvient pas toujours à franchir... L'ouvrage révèle, en effet, une inflexion du discours : une pensée au caractère de plus en plus « mystique » qui ne craint ni les hermétismes, ni les ésotérismes, car il ne s'agit plus seulement d'une pensée philosophico-poétique mais de la transcription d'une expérience de révélation. La « raison poétique » des années 40-50 n'est plus opérante pour traduire l'expérience d'ordre « mystique »²⁰ qui prévaut chez elle un quart de siècle plus tard. L'écrivaine, à présent septuagénaire, plus seule et plus exilée que jamais, transcode en langage allusif une expérience ineffable de la révélation de l'*être* : ces « clairières » (Heidegger n'est pas loin) qui affleurent à la conscience du sujet divaguant dans une forêt réelle et virtuelle symbolisent des fulgurances de lucidité suraiguë capables d'annihiler la pulsion de vie de l'exilé qui atteint sa limite extrême.

La pensée de la mort est là, implicite ou explicite. Un nouveau seuil est franchi.

Un retour sous le signe du sacré

Pourtant, contre les prévisions de beaucoup, le retour en Espagne a lieu le 20 novembre 1984. La date n'a rien de fortuit : 9 ans jour pour jour après la mort de Franco (et ce 9 si cher à Dante...). Elle est, comme on sait, dans sa quatre-vingtième année et décédera six ans plus tard. Le dernier ouvrage publié du vivant de Zambrano avec le titre emblématique de *Los bienaventurados*²¹ – *Les bienheureux* – comporte un chapitre paradigmatique intitulé : « L'exilé », dans lequel Zambrano, au soir de sa vie, fait un ultime point sur l'exil. *In fine*, l'exil est analysé exclusivement comme catégorie métaphysique, comme lieu de révélation de l'*être véritable* (« qui est plus que l'être »). À la base des oppositions lancinantes – vie et histoire, patrie de naissance et patrie véritable, personnage et personne,

19. Juan Carlos Baeza Soto, *Emilio Prados. L'absolu solitaire*, Paris, L'Harmattan, 2008.

20. L'identification de la dernière phase de pensée de Zambrano pose beaucoup de problèmes. *Notas de un método*, Madrid, Mondadori, 1989, appartiendrait-il à une expérience mystique ? à une « méthode » que la philosophie peut s'approprier ? La démarche de Zambrano n'est pas sans rappeler celle de Bergson.

21. María Zambrano, *Los bienaventurados* [1990], Madrid, Siruela, 1991.

expérience et révélation – on retrouve le même présupposé : doué de foi en une perpétuelle transcendance, l'exilé absolu se projette vers un au-delà qui brise l'encerclement des « circonstances »²². Il n'occupe aucune place dans le monde, ni géographique, ni historique, ni sociale, ni politique. Et, selon la métaphore chère à Zambrano, il *traverse la frontière* du lieu sans limites, du grand désert où les catégories du temps et de l'espace s'abolissent, où le sujet est l'« aveugle débous-solé », l'« être-rien », l'« être-personne ». C'est la « réalité » tout entière qui est niée en bloc. On ne s'étonnera pas que Zambrano prenne le contre-pied du fameux « moi et ma circonstance » de José Ortega y Gasset : son exilé est précisément un sujet privé de « circonstances », « dé-circonstancié » (*des-circunstanciado*), un sujet toujours mourant, toujours naissant, qui sait que la source de l'*unité originelle, prénatale*, se trouve en deçà ou au-delà de l'Histoire²³. Car l'Histoire, pour la philosophe, est un masque qui recouvre les béances abyssales du non-être qui fonde l'être, du « néant créateur ».

Elle réfute implicitement la métaphore du naufrage employée par Ortega y Gasset, en 1949, pour caractériser la vie : la sensation de naufrage, affirme-t-il, serait stimulante pour l'homme qui en se débattant se propulse, « se transforme en nageur »²⁴. L'exilé de Zambrano dans son désarroi absolu ne se sauve pas, lui, par des « exercices natatoires » dans les eaux métaphoriques du doute, la voie de son salut est au contraire celle de la déprise, de l'abandon absolu, en regardant la mort en face. Car, de l'avis de Zambrano, si Ortega y Gasset parlait bien de la vie, il ne savait pas le faire de la mort, l'évitant dans ses considérations et même dans ses métaphores²⁵. Or, dé-raciné, dé-possédé, en proie à une solitude de plus en plus profonde, l'exilé « se meurt en vie », suivant une démarche semblable à celle du mystique, car seulement ainsi il peut percevoir « le souffle de la création », « la parole originelle » dont seuls les *bienheureux* peuvent témoigner. Les allusions au système conceptuel d'Ortega y Gasset sont d'autant plus perceptibles dans *Los bienaventurados* que l'historicisme optimiste du « maître » est à l'opposé de la vision d'un sujet déjeté qu'attire une vérité « submergée ». Ce n'est qu'*au bord* de l'anéantissement que lui apparaîtront des pans de la « cité » perdue/cherchée (augustinienne ?). L'exilé est toujours situé par Zambrano « au bord », « à la marge », « aux confins » de la vie, véritables leitmotivs de *Los bienaventurados*.

L'expérience de la révélation à laquelle ont accès seulement les *initiés*, ces êtres hors-lieu et hors-temps que l'écrivaine définit comme des *bienheureux*, au premier rang desquels figure l'exilé – dont la vivante incarnation est notre « Espagnole sans Espagne ». On ne pourrait appréhender la dimension illuminative des écrits de la vieillesse de María Zambrano si l'on faisait abstraction du point de vue de l'exil. Car c'est sur fond d'absence, de silence et de mort, que le livre *Los bienaventurados*

22. María Zambrano, « Saber de experiencia » [1985], dans Mercedes Gómez Blesa (éd.), *Las palabras del regreso*, Salamanca, Amarú Ediciones, 1995, p. 15-17.

23. Dans María Zambrano, *Notas de un método*, *op. cit.*, on peut voir la critique de la polarité conceptuelle « moi/circonstances ».

24. Berlin, conférence du 7-9-1949, dans José Ortega y Gasset, *Obras completas*, 1994, IX, p. 251-252, cité par A. Bundgaard, *Más allá de la filosofía...*, *op. cit.*, p. 174.

25. María Zambrano, *Notas de un método*, *op. cit.*, p. 20-21.

expose l'idée de la révélation de l'être que connaissent quelques *élus*, tel l'exilé qui vit son exil comme le mystique son mourir. Pour sonder le « secret », il est fait appel aux mots mêmes de saint Jean de la Croix, l'une des fidélités de toujours de la *penseuse*, qui a des fidélités aussi longues que ses solitudes. Comme le mystique, l'exilé est ce *bienaventurado* qui s'efforce d'atteindre, par-delà la tentation de survie, une unité impossible à appréhender par le truchement de la raison discursive, de la « raison rationaliste ». Les décennies passant, c'est le degré de radicalité de l'auteur dans sa façon d'aborder le thème de l'exil qui s'est intensifié : le décryptage du monde qui au départ se faisait en clé historico-culturelle se fait à présent en clé « religieuse ». D'on ne sait quelle religion... La mystique de l'être et de la *parole* s'est, à l'évidence, substituée à la raison poétique. Ces derniers essais présentent pour le lecteur une difficulté accrue car, avec la solitude/désert pour unique référent, ils véhiculent essentiellement « les raisons de l'âme ».

Tout écrivain transforme l'écriture en un espace de révélation d'un « secret », secret qui advient dans l'acte même d'écrire. Déjà, en 1934, dans la *Revista de Occidente*, la jeune essayiste Maria Zambrano se disait stimulée par la quête du « secret »²⁶. Mais le temps qui passe confère au secret des connotations nouvelles. L'exil dans son « immensité » est devenu graduellement le lieu du jaillissement du « sacré ». Or l'avènement du « sacré » passe nécessairement, pour la philosophe, par l'écriture. Et d'expliquer, encore et toujours, selon le principe réitératif, lancinant, qui sous-tend son œuvre, que le sentiment profond d'absence se transforme en espace de la parole. L'ineffable induit une symbolisation où le verbe est sacré : la clé de l'Aurore (*De la Aurora*, édition posthume)²⁷.

Si elle n'a jamais oublié les leçons d'Ortega – car le contredire n'est-ce pas dialoguer encore avec lui ? –, Zambrano s'est choisi d'autres « guides », des maîtres du « secret ». On pense à Henri Corbin ou à René Guénon dont elle a pu recevoir une stimulation spéculative, mais surtout à l'islamologue Louis Massignon – « Mon dernier guide », dira-t-elle de lui – dont les écrits l'accompagnent depuis les solitudes de Rome et du Jura jusqu'à ses derniers jours à Madrid²⁸. Penser dans un si long exil serait une approche titubante du secret, du sacré, avec ses pas en avant, ses tâtonnements aux marges, ses reculades et ses illuminations. Qui mieux que l'auteur du *Labyrinthe de la solitude*, son ami Octavio Paz, pouvait capter les modalités scripturales de cette avancée cryptique vers la lumière ?

Quand je lis Maria, je l'entends. C'est une voix liquide, qui n'avance pas en ligne droite mais en serpentant entre des pauses et des hésitations, comme si elle cherchait à éviter des obstacles invisibles. Une voix qui invente son chemin plus qu'elle ne le cherche. Soudain, la matière verbale cesse de couler et elle se concentre sur une phrase qui s'élève de la page comme un jet de lumière²⁹.

26. María Zambrano, « Por qué se escribe » [1934], dans *María Zambrano 1904-1991*, Malaga, Diputación de Málaga / Círculo de Bellas Artes de Madrid, p. 66-70, p. 67.

27. María Zambrano, *De la Aurora*, Jesús Moreno Sanz (éd.), Madrid, Tabla Rasa, 2004.

28. Les spéculations de Zambrano se nourrissent, entre autres, de ses lectures de l'œuvre de l'islamologue Louis Massignon (dans les années 60 : *Parole donnée* et *Opera prima*), dont les résonances gnostiques et soufies s'entendent dans son œuvre.

29. Octavio Paz, « Una voz... », art. cit., p. 25 (nous traduisons). De son côté, Zambrano décrypte

En guise de conclusion on pourrait dire que tous les textes d'exil de la philosophe semblent constituer un même texte, avec des reprises à l'identique de passages clés, de métaphores, d'archétypes, comme une mélodie au lent crescendo illuminatif. Parmi ces prégnances domine – et de nombreux chercheurs l'ont souligné – la comparaison de l'exilé avec des êtres *innocents* auxquels Zambrano s'identifie expressément dans *Carta sobre el exilio* : tel l'innocent du village (*El Niño de Vallecas* de Velázquez) ; ou l'agneau sur l'épaule de l'homme qui traverse devant elle la frontière des Pyrénées, passage poignant de *Delirio y destino*, qui s'enrichit de connotations bibliques au fil de l'œuvre (*Claros del bosque*, *Saber de experiencia*) ; et toutes ces vierges sacrificielles, parmi lesquelles on peut citer la miséricordieuse Nina du roman de Pérez Galdós si récurrente sous sa plume ou bien la reparaissante Antigone, frappée par la malédiction de l'expatriation, archétype de l'exilée et, par là même, de l'innocente féconde.

Pendant un demi-siècle, la philosophe n'a cessé de décrire, de récrire, phénomenologiquement, les « pas de l'exil », ces étapes déterminantes qui conduisent du trauma du déracinement de la « patrie réelle » aux affres de l'avènement d'une « patrie véritable transcendante », sise « aux confins » (l'un de ses très rares poèmes s'intitule : « L'Ange des confins »). Jusqu'au bout, l'abandon et l'obscurité inhérents à l'exil la poussent à créer par l'écriture mémorative « la patrie véritable », celle des *innocents*, riches d'une *innocence* qui appelle l'Aurore.

À son retour en 1984, auréolée (enfin) d'un grand prix littéraire (« Príncipe de Asturias ») et à la veille d'en recevoir un autre (« Cervantes »), Zambrano fait face à de nombreuses entrevues dans les plus grands quotidiens de la capitale. Sollicitée par ses interlocuteurs, de 1984 à 1990, elle revient sur l'herméneutique de l'expérience de l'exil dans sa double dimension : matérielle et spirituelle. Il en ressort qu'on ne se défait pas de l'exil, qu'il vous colle à la peau (*pellejo*), qu'il est impossible de se *dés-exiler*³⁰.

à merveille Octavio Paz.

30. « Amo mi exilio » [1989] dans Mercedes Gómez Blesa (éd.), *Las palabras del regreso*, op. cit., p. 14. En complément des ouvrages cités, on pourra consulter, entre autres : « María Zambrano », (*Entretien avec José Miguel Ullán*), *Espacio escrito*, (Badajoz), automne 1987, p. 84-90 ; José Luis Abellán, *El exilio como constante y como categoría*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2001 ; Angelina Muñoz-Huberman, « María Zambrano y el concepto de exilio », dans Manuel Aznar Soler (éd.), *Las literaturas del exilio republicano de 1939, Actas de II Congreso Internacional*, Bellaterra 1999, 2 vol., Sant Cugat del Vallès, Associació d'Idees-Gexel, 2000, vol. II, p. 103-119.